

CINÉMA

par **ANDRÉ VIDEAU**



Intervention divine

Film palestinien de Elia Suleiman

► *“C’est une chronique d’amour et de douleur”*, nous prévient l’auteur. C’est aussi un carnet de bord, pathétique et burlesque, qui tient du journal intime et de la BD, dont les séquences savamment enchevêtrées sont répertoriées sur des *post’it* aux murs de son appartement.

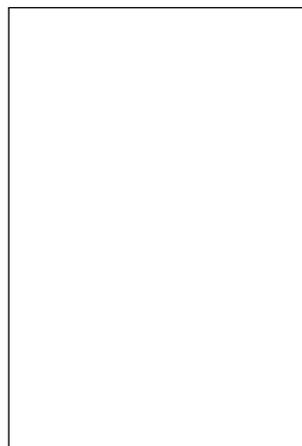
Dès le prologue, le ton est donné. Un père Noël, tout à fait insolite dans le décor, est coursé à travers les collines par des garnements en vacances d’*intifada*. Il arrive à bout de souffle à la porte d’une chapelle, un poignard dans la poitrine. On va le perdre de vue pour le retrouver plus loin, hospitalisé aux côtés du père du réalisateur, victime lui d’une forme plus ordinaire d’attaque. C’est une habitude chère à Elia Suleiman que de convoquer en boucle, tout au long du film, personnages et situations. Ainsi vont les jours, pas tranquilles du tout, entre folie douce et fureur, dans les territoires occupés : Nazareth, Ramallah, Jérusalem... Les automobilistes insultent les piétons, les querelles de voisinage portent sur les sacs poubelle, les ballons de foot, les murs mitoyens, les places de parking, un quidam irascible bombarde la rue de canettes de bière, les vieux sages se contentent d’opiner du bonnet. On semble loin des querelles fra-

tricides entre Hamas, Hezbollah, Fatah, et même de la lutte contre l’occupant. Puis la situation se dégrade à mesure que l’action se déplace aux abords des *check-points* stratégiques. Un noyau d’abricot suffit à faire exploser un char, des “terroristes” passent aux représailles graduées contre un collaborateur, un soldat sadique persécute et surtout humilie les automobilistes souhaitant passer d’une zone à l’autre. Les images sont des émotions, pense l’auteur, tenter de les expliquer revient à les écraser. Ainsi, tout le pathétique de la situation se trouve résumé dans les entraves opposées aux idylles amoureuses, séquences favorites du cinéma traditionnel. Ici, il y a un personnage qui feint d’attendre le bus pour guetter la sortie de la femme (mariée) qu’il aime. C’est le mari qui sortira, et le galant en sera réduit à tagguer son amour sur les murs. Plus loin, les deux héros du film, le réalisateur au visage de clown triste et son égérie, la troublante Manal Khader, sont condamnés à des rencontres muettes et pudiques. Seules leurs mains ont le droit de s’entrelacer dans leur voiture en stationnement, un peu à l’écart, mais à deux pas des contrôles de police.

Les échappatoires à ces situations dégradantes et à cet état général

d’infériorité (balistique, technologique, territorial) sont dans l’humour ou dans la sublimation fantastique qui permettent toutes les revanches. Alors les soldats israéliens décrottant leurs semelles en cadence se mettent à ressembler à des *boys* de music-hall. Une simple passante à la beauté altière sème la panique autour du poste de garde, pendant que le mirador s’effondre. C’est toujours la même jeune palestinienne qui va se transformer en Ninja, rendue invincible par un bouclier d’airain en forme de Palestine pour défier tout un commando de tireurs d’élite.

On peut penser que la gravité de la situation ne se prête guère à un traitement en forme de jeu vidéo. Mais le film se garde bien de s’en tenir là, ce qui le rend inclassable et déroutant pour les partisans sectaires des deux bords. Jusqu’à il y a peu, il n’avait été présenté au



public ni en Israël, ni dans les pays arabes, à l'exception de deux projections, l'une houleuse au festival de Marrakech, l'autre triomphale au cinéma Al-Kasabar de Ramallah. Pour expliquer ces réticences ou ces rejets, il suffit d'évoquer une des séquences les plus étonnantes. De sa voiture garée à l'abri des regards, le héros lance un ballon rouge à l'effigie

d'Arafat, qui s'en va voltiger impunément au-dessus de la Terre Sainte tant convoitée. Symbole gonflé, pensent les uns, pendant que les autres voient le chef de l'autorité palestinienne transformé en baudruche... On ne sait si ce film a bénéficié d'une intervention divine, mais on sait en revanche qu'il est, tout du long, en état de grâce.

dans le Sichuan, aux confins du Tibet. Là, sous la conduite d'un chef frustré et borné, ils sont menés à la dure, contraints de ramper dans des galeries pour extraire du minerai, de patauger dans les rizières, de s'exténuer sous des hottes pleines d'excréments fétides. Heureusement, ils ne manquent pas d'imagination et de ruse pour échapper à leur sort de proscrits.

Ils vont devenir conteurs de films, enjolivant de récits mirifiques les minables bobines qu'ils ont pu visionner dans la commune voisine. Ils vont soigner la rage de dents du responsable politique. Ils deviendront maîtres du temps, parce que possesseurs d'un réveil dont ils sont les seuls à lire l'heure. Ils pourront jouer du violon, pour peu que les sonates de Mozart pensent au président Mao !

Mais ce sont deux rencontres fortuites qui vont bouleverser leur vie et les obliger à des dissimulations autrement importantes. La petite tailleuse tout d'abord (Zhou Xun, étoile montante du cinéma chinois,

Balzac et la petite tailleuse

Film chinois de Daï Sijie

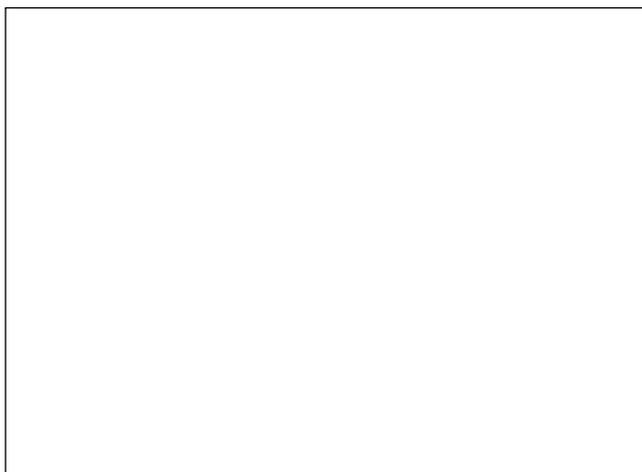
► Rien ne laissait présager que le court roman de Daï Sijie deviendrait un énorme succès de librairie (vendu à plus de 250 000 exemplaires, il a été traduit en vingt-cinq langues). Le film qu'il en a tiré, non pas en débutant surdoué comme on s'est plu à l'écrire – il avait déjà fait ses classes au cinéma, notamment avec *Chine ma douleur*, court-métrage couronné du prix Jean Vigo en 1989 –, mais en très habile et assez classique réalisateur, est bien parti pour renouveler l'exploit.

Il faut croire que ce sont les conjectures du sujet et son contexte historique, des personnages et de leur jeunesse à la beauté transcendée par un destin hors du commun, et surtout la métaphore en forme d'hommage à la puissance des mots contre l'oppression, qui irrésistiblement emportent l'adhésion.

Nous sommes dans la Chine des années soixante-dix, en pleine révolution culturelle, sous la férule du Grand Timonier. Les fils de bourgeois et d'intellectuels sont expédiés en rééducation au

fin fonds des campagnes. C'est la mésaventure survenue à Luo et Ma (Chen Kun et Liu Ye) qui n'ont que le tort d'être citadins, étudiants et nés de parents aux professions libérales, donc ennemis du peuple. Circonstance aggravante : ils aiment la musique et la littérature. Goûts assez différents des marches militaires qui cadencent les déplacements des autorités et les chapitres du *Petit livre rouge*.

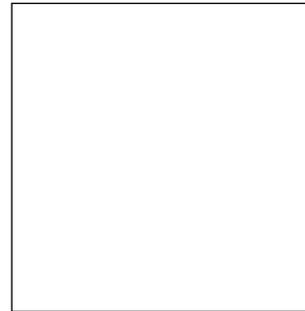
Leur village de relégation est posé comme un abcès au flanc de "la montagne des phénix du ciel",



qui vient littéralement illuminer le film comme elle enflamme le cœur de nos deux héros). Elle va sortir de l'ombre de son grand-père et de son obscur travail de couturière pour, avant d'éveiller l'amour de Luo et Ma, leur faire la révélation capitale de l'existence d'une valise de livres dissimulée dans la paillasse du Binoclard, le lèche-botte du camp. Dès lors Dumas, Flaubert, Dickens, Tolstoï, et bien entendu Balzac, vont souffler sur les imaginations défaillantes et conquérir l'auditoire des captifs et de leurs gardiens. Et bien plus encore ! Parfaire l'éducation intellectuelle et sentimentale de la petite tailleuse.

N'en disons pas davantage. Laissons le film distiller son plaisir et ses délicatesses, parfois un peu académiques, jusqu'à ce qu'une contre-plongée contemporaine vienne ajouter une note de mélancolie.

Les amis se retrouvent des années après sur les lieux. La révolution culturelle a vécu. Les paysages ont été bouleversés et noyés sous les eaux d'un barrage. Leurs vies ont pris d'autres chemins, en Occident ou à Shanghai. La petite tailleuse a mystérieusement disparu, fidèle à son indomptable désir de liberté. Le spectateur reste profondément ému par un aussi joli film.



souffrent autant de la proximité du pays d'origine, qui ravive les nostalgies, que d'éloignements inassouvis vers Bangkok, Shanghai ou la Papouasie ! Il n'en est rien, mais le ton du film est donné, avec ses lenteurs qui s'approchent du temps réel et peuvent exaspérer certains spectateurs occidentaux plus habitués à des hiatus et à des accélérations. D'ailleurs, après un générique tardif et tout à fait insolite, les événements vont prendre une autre tournure.

Hinterland luxuriant, la jungle est l'endroit idéal pour une balade et un pique-nique. Les merveilles de la nature s'y accordent aux plus sereines émotions comme aux plus intimes arrière-pensées. Min est en pays connu et semble un peu plus sûr de lui. Il fait d'abord le trajet en voiture avec Roong. Le paysage défile dans la lunette arrière. Et puis, la piste cessant d'être praticable, il faut se frayer un chemin à pied jusqu'à un promontoire ouvert sur la vallée, entre végétation paradisiaque et rivière translucide qui invite à la baignade. Orn, peut-être pour tromper sa jalousie, a choisi une autre voie : elle circule à moto avec un amant de passage. Le bonheur semble malgré tout être à la por-

Blissfully yours

Film thaïlandais de Apichatpong Weerasethakul

► Min (Min Oo) est un jeune immigré birman, dont la beauté solaire et taciturne est cruellement malmenée par une poussée d'eczéma. Il impressionne néanmoins celles qui l'entourent, et principalement sa logeuse Orn (Jenjira Jansuda), femme assez autoritaire et parcimonieuse mais qui a pour lui des générosités particulières. Quant à Roong, une jeune ouvrière, elle aussi locataire chez Orn, elle ne cache pas son attirance pour le garçon, malgré le peu de cas qu'il semble en faire. Résumons cet électrocardiogramme plat, schéma sentimental du début du film : d'apparents rapports de mère et de sœur d'emprunt cachent à peine des sensualités latentes. Elles soignent Min à tour de rôle, l'accompagnent chez le médecin

pour une consultation dont la précarité nous laisse perplexes. Elles l'enduisent d'une mixture de cosmétiques, de concombre et autres légumes. Elles lui arrachent voluptueusement les peaux mortes qui se détachent de ses bras et de son torse. Elles lui donnent presque la becquée comme on gratifie d'offrandes les idoles. On se demande quels menus services il peut leur rendre en échange, car ses possibilités d'action sont très limitées. Min est immigré clandestin en Thaïlande, il n'a pas de papiers et parle à peine la langue du pays. Les deux femmes s'efforcent donc aussi de régulariser sa situation. À ce stade-là, on pourrait imaginer un exposé documentaire sur l'état transitoire des migrants dans cette région frontalière. En réalité, et c'est le cas de Min, ils

tée de tous. Qu'importe si les fourmis rouges s'attaquent au déjeuner, si un rôdeur s'empare de la moto et interrompt les ébats amoureux de Orn et de son séducteur. On entend chaque bruit, on croit respirer chaque odeur et éprouver jusqu'au goût acidulé des baies sauvages. C'est la fête des sens, proche du zénith où les passions s'exacerbent. Le metteur en scène, lui aussi

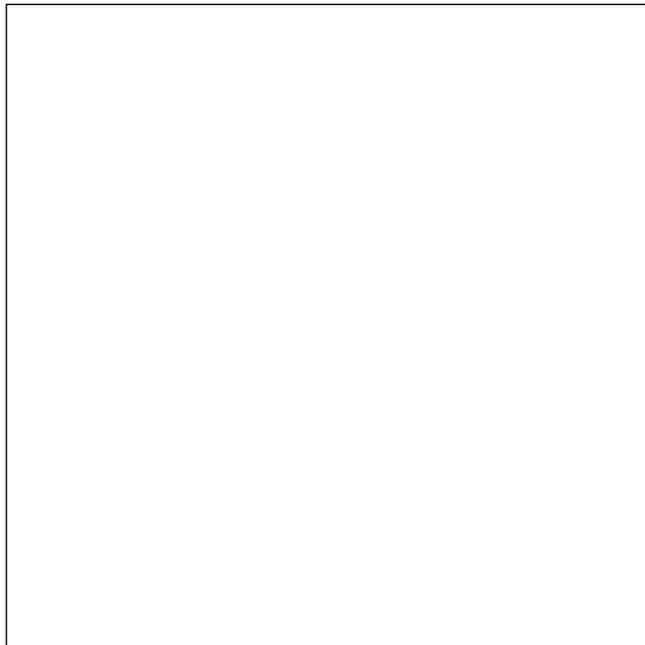
comme subjugué, efface la souffrance du corps de l'immigré et le sublime dans une aura où se déploient les désirs et les plaisirs jusque-là refusés. Pourtant, malgré tant d'éléments favorables, il va à peine sortir de sa passivité d'icône. Comme s'il gardait pour lui une part d'absence qui l'empêche de jouir pleinement de la liberté. Ce film est un exercice de fascination. Réussi.

Joue-la comme Beckham

Film anglais de Gurinder Chadha

► Même sous le ciel tolérant d'Angleterre, une jeune fille éperdument passionnée de football, et joueuse émérite à ses heures, encourt la réprobation et jette le doute sur sa féminité. Que dire si la candidate à la titularisation dans une équipe en vue, et à la sélection pour aller se perfectionner dans

une université américaine, s'appelle Jess Bhamra (Parminder Nagra) et appartient à une famille d'immigrés indiens, certes modernisés et intégrés, mais aussi fortement ancrés dans les us et coutumes de la communauté. Surtout dans leurs manifestations les plus visibles, ostentatoires.



Pour son nouveau film, la réalisatrice britannique Gurinder Chadha, dont on avait apprécié *Bhaji*, délicieuse et désopilante balade balnéaire à Blackpool, semble avoir additionné les éléments pour illustrer le thème très actuel des discriminations. Bien entendu, elle le fait à sa manière, sur le mode de la comédie, autrement plus digeste qu'un pensum didactique et militant.

Donc, au lieu d'aduler quelque mièvre *crooner* indo-européen, Jess vénère David Beckham, le mystique allier droit de Manchester United, et rêve de l'imiter. Elle est sur la bonne voie car, en compagnie de sa stimulante copine Jules (Keira Knightley), elle suit un entraînement aussi intense que clandestin sous la conduite de Joe (Jonathan Rhys Meyers), ancien joueur d'élite réduit par une blessure à n'être plus qu'un découvreur de talents. Un play-boy qui, malgré les interdits, éveille quelques émois chez les filles de l'équipe.

Bien sûr, le secret de Jess va s'éventer, et les choses vont beaucoup se compliquer lorsqu'elle entre dans une période d'intense activité familiale. Le mariage fastueux de sa sœur Pinky (Archie Penjabi). On ne peut pas impunément passer du sari au short et des escarpins brodés aux souliers à crampons ! La schizophrénie n'a qu'un temps, et le scandale finit par éclater. Les braves parents (Anupam Kher et Shaheen Khan) s'indignent devant des événements qui les dépassent et croient leur réputation en danger. Jess doit sacrifier son rêve sur



l'autel de la féminité et de la respectabilité ancestrale. La situation de crise devient aiguë pour la jeune fille, car s'y mêle l'inévitable imbroglio amicalo-sentimental. Le beau Joe n'a pas suscité que de l'émulation sportive. Jess et son amie Jules se disputent ses faveurs. Voilà d'autres causes de zizanie, les parents n'étant pas davantage prêts à accepter ses penchants décidément aberrants pour un Anglais – Irlandais en fait,

mais c'est tout comme.

Après bien des grincements et des turbulences, tout finira par s'arranger sans que l'on sombre jamais dans la comédie à l'eau de rose. Le film se veut un plaidoyer vigoureux pour une société équilibrée et tolérante où le métissage s'harmonise avec les différences, celles de la modernité et celles de la fidélité aux racines.

Pour être tout à fait équitable, il faut encore préciser à quel point

la réalisation fait preuve d'habileté et de brio. Pas seulement dans les scènes attendues des festivités, ni dans celles des déboires de la communauté en phase d'implantation définitive dans le quartier de Southal à West London, mais aussi dans sa primordiale partie footballistique. Le film est une véritable chorégraphie du ballon rond, décliné au féminin, qui comblera les amateurs et leurs "alter-égales".

hommes & migrations

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO

LES MAROCAINS EN FRANCE ET EN EUROPE

N° 1242 – Mars-avril 2003

Marocains de France,
un panorama économique et social,
Rachid Alaoui

Migrants et soldats
durant la période coloniale,
Mustapha Belbah

Être marocain et devenir français.
La question de la naturalisation,
Zoubir Chattou

La vie quotidienne des immigrés à Sète,
Nicole Laurent

Les familles en France et la question
du retour, **Saâdia Elhariri**

La représentation politique
des Marocains en Europe,
Driss Ajbali

Les femmes en Europe, **Nouria Ouali**

Les réseaux marocains d'aide
au développement, **Thomas Lacroix**

En Belgique, du travailleur immigré
au citoyen transnational,
Hassan Boussetta et Marco Martiniello

Les migrants en Espagne, entre crises
xénophobes et crise diplomatique,
M'Hamed Lazaar

Des passerelles entre l'Europe et le Maghreb,
Mohamed Charef

► **Mais aussi des hors-dossier et des chroniques :**
Initiatives, Médias, Musiques, Agapes,
Cinéma et Livres

Retrouvez la liste complète des numéros
d'*Hommes & Migrations* disponibles sur le site www.adri.fr